

Marzena Chrobak

Université Jagellonne de Cracovie

LA NAISSANCE DE PARIS DANS LE ROMAN FRANÇAIS DU XVIII^E SIÈCLE ET DANS SES TRADUCTIONS POLONAISES

L'heure de pointe en plein Paris. Au bout de la rue de Gèvres, près du pont Notre-Dame, un cavalier est pris dans un embouteillage. Les carrosses viennent de tous les côtés, il est bloqué, son valet de même. Tous deux, ils risquent d'être écrasés par les roues. Les occupants des carrosses voient le danger, ils invitent le cavalier à prendre place dans leurs véhicules. L'un d'eux crie plus haut que les autres, le cavalier le reconnaît, monte dans son carrosse, fait monter son valet à l'arrière, préférant perdre ses chevaux que d'exposer le garçon au risque d'être blessé. Les maîtres des carrosses apprécient ce geste, ils recommandent à leurs cochers de faire attention aux chevaux abandonnés, le cavalier les remercie, les chevaux, contre toute apparence, sortent de l'embouteillage indemnes. Le valet remonte sur le sien, prend celui de son maître par la bride et suit le carrosse dans lequel les deux jeunes gens bavardent.

Cette scène de genre, longue de deux pages, d'abord muette, et ensuite sonore, rehaussée par deux détails « qu'on n'invente point » : l'habit, les bottes et le cheval du cavalier sont crottés, le jeune homme du carrosse porte la robe du Palais, cette scène viendrait-elle d'un ouvrage réaliste du XIX^e siècle ? Point du tout. Elle ouvre *Les Illustres Françaises* de Robert Challe (1713) et marque l'entrée de Paris dans le roman.

Certes, il y a eu ce clerc anonyme qui dressa *Le Journal d'un Bourgeois de Paris*, chronique de la ville dans les années 1405–1449, et François Villon, son contemporain, qui chanta le Paris des cabarets, des gibets, des cimetières, mais l'un fut chroniqueur et l'autre poète. Dans le roman, les héros, après avoir arpenté pendant des siècles des contrées imaginaires ou une France approximative, pour des raisons littéraires (changement du goût, intérêt pour la réalité) et extralittéraires (rôle croissant de Paris dans la vie politique, économique et culturelle du royaume), ces héros affluent peu à peu à Paris, s'y plaisent, s'y installent et le siècle terminera par l'osmose d'un écrivain et de la ville, d'un provincial devenu plus parisien que les Parisiens, qui inscrira Paris dans son œuvre et sa vie sur les murs de Paris, Restif de la Bretonne.

★

Dans le roman du XVIII^e siècle, la vision de Paris est subjective et inséparable de la mentalité de l'observateur. Trois couples opposés de regards s'y croisent :

- 1) étranger versus indigène ;
- 2) masculin versus féminin ;
- 3) noble versus roturier.

La première opposition naît entre la vision des « étrangers » (les Persans de Montesquieu, Zilia la Péruvienne de Mme de Graffigny, Candide, Babouc, prince Amazan de Voltaire, Sioeu-Tcheou du marquis d'Argeus et mandarin Champ-pi-pi d'Ange Goudar, etc.¹) et celle des habitants de Paris. Les premiers décrivent les sites sans les nommer, les indigènes les nomment, sans les décrire². Voici quelques exemples pour illustrer la première technique :

J'allai l'autre jour voir une maison où l'on entretient environ trois cents personnes assez pauvrement [l'hospice des Quinze-Vingt, *Lettres persanes*, XXXII].

J'allai l'autre jour voir une grande bibliothèque dans un couvent de dervis, qui en sont comme les dépositaires, mais qui sont obligés d'y laisser entrer tout le monde à certaines heures [Il s'agit probablement de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Victor, *Lettres persanes*, CXXXIII].

Il admira [...] une maison immense où des milliers de vieux soldats blessés et vainqueurs rendaient chaque jour grâces au Dieu des armées [Hôtel des Invalides, *Ainsi va le monde*].

Je me promenois ce matin dans les jardins du palais de leur monarque [...]. Une troupe d'esclaves d'une beauté rare, distribuée en divers lieux des jardins immobiles & silencieux, inspirait du respect pour le prince [...] elles marchent, elles s'asseyent, elles regardent, elles respirent, leur corps sont flexibles, elles tirent de l'arc [Jardins des Tuileries, *Lettres iroquoises* III].

Il y a ici trois théâtres, sur deux desquels on représente des êtres chimériques, savoir : sur l'un, des arlequins, des pantalons, des scaramouches ; sur l'autre, des dieux, des diables, des sorciers. Sur le troisième on représente ces pièces immortelles dont la lecture nous faisait tant de plaisir [Comédie-Italienne, Opéra, Comédie-Française, *Nouvelle Héloïse*, II/17].

On voit qu'il s'agit d'une vision particulière, fort subjective, faussement naïve, souvent critique, toujours ironique.

Les étrangers, mais il faut compter dans leurs rangs aussi des provinciaux, commencent leur témoignage par le récit de leurs premières impressions, créant ainsi le topos de l'arrivée à Paris³. La plupart évoquent de hautes maisons, le tumulte dans la rue⁴, parfois la crasse des faubourgs populaires⁵. Parvenus au centre de la ville, ils se montrent plutôt admiratifs⁶. Dans la suite de leur récit, le choix des sites varie en fon-

¹ La liste de ces visiteurs fictifs dans la littérature du XVIII^e siècle est longue, cf. annexe 1.

² Cette règle n'est pas absolue. Il leur arrive de s'oublier ou bien de donner les noms quand ils écrivent à des initiés ou citent leurs interlocuteurs parisiens.

³ Une excellente étude de ce topos se trouve dans l'article de Jean-Pierre SCHNEIDER, *Le motif de l'arrivée à Paris dans les romans français du XVIII^e siècle des « Lettres persanes » à « La Nouvelle Héloïse »*, [in :] *Images de la ville au XVIII^e siècle, Etudes sur le XVIII^e siècle, III*, Strasbourg, 1984. Sa bibliographie des ouvrages romanesques ne concerne toutefois que la première moitié du XVIII^e siècle.

⁴ *Lettres persanes* (les mêmes impressions apparaissent dans un document authentique, *Relation de l'ambassade de Mehmed Efendi à la cour de France écrite par lui-même*, trad. par C. JULIEN, Galland, 1757), *Lettres chinoises, Lettres péruviennes, La vie de Marianne*. Des embouteillages des *Illustres Françaises* et des *Liaisons Dangereuses* permettent la rencontre ou la re-rencontre des personnages.

⁵ Babouc, Candide, Saint-Preux, Edmond, le paysan pervers, mais aussi le chevalier de Faublas. Tous, ils arrivent à Paris par terre, sauf Ursule, la paysanne perversie, qui débarque au port Saint-Paul et à qui la ville vue de la Seine paraît tout de suite imposante.

⁶ Babouc, Edmond, le paysan pervers et sa soeur.

tion des personnalités des narrateurs et de leurs centres d'intérêt, mais trois points reviennent constamment. Ils décrivent les cafés, en commençant par Rica :

Le café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. [...] Il y en a une où l'on apprête le café de telle manière qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré [il s'agit probablement du café Procope, *Lettres persanes*, XXXVI].

Le mandarin Champ-pi-pi lui emprunte l'image ; il mentionne aussi les enseignes et raille le peu de rapport qu'elles ont avec la clientèle :

Je me rendis de là au café des beaux esprits; mais au lieu de ceux-là, j'y trouvai des Suisses [*Espion chinois*, LIV].

ensuite il parle du café des beaux arts, celui des beaux genres, des savants, des orateurs, de l'Académie française, militaire. Le Polonais Kamia va au café de la Régence. Presque tous les étrangers vont à la Comédie et / ou à l'Opéra, et leurs impressions varient. Babouc, prince Amazan et Candide sont éblouis par le spectacle, Zilia est bouleversée par le comportement illogique et immoral des protagonistes, et le Siamois est déçu par le peu de faste :

Les Salles des spectacles n'ont rien de la magnificence et de l'étendue des nôtres; les Aires, à Siam, peuvent entendre la voix et démêler les jeux multiples d'un Acteur, du sommet du dos de l'Eléphant sur lequel on les voit élevés ; le lieu où se représentent nos Comédies contiendrait six milles personnes. Ici à peine quatre cens peuvent respirer l'air dans l'endroit du spectacle, tant l'édifice est étroit et resserré. [...] Je t'avouerai cependant que le théâtre ici est à un degré de perfection où le notre n'atteindra pas sitôt [*Lettres siamoises ou le Siamois en Europe*, XXXIV].

Saint-Preux fait une critique sévère de toutes les scènes parisiennes. Rica, Babouc et le Juif Aaron Monséca se méprennent : le premier croit voir le spectacle des passions dans les loges et non pas sur la scène, le deuxième prend le théâtre pour un temple, le dernier prend un temple pour un théâtre. Souvent ils mentionnent les jardins publics, admiratifs, comme l'Iroquois, ou railleurs, comme Champ-pi-pi. Ce dernier est un observateur amer qui ne ménage pas ses critiques, c'est lui qui nommera Paris un cloaque.

L'itinéraire des héros de Voltaire mérite attention, raccourci au maximum, emblématique⁷. Babouc, tel un touriste moderne, voit en deux jours « The best of Paris », ou plutôt « Tout Paris » : un faubourg, quelques églises, les fontaines publiques, les places, le quai de la Seine, Hôtel des Invalides, un salon, la cathédrale Notre-Dame, la Comédie, des boutiques, un collège des mages (= un séminaire), une promenade, le grand tribunal, l'antichambre d'un ministre. L'itinéraire de Candide est encore plus condensé. Deux extrémités de la ville sont évoquées : Saint-Marceau, faubourg populaire et sordide, et Saint-Honoré, élégant et opulent⁸, et deux sites emblématiques : la Comédie et un salon. C'est Paris en miniature, Paris dans un grain de riz⁹.

⁷ Ce philosophe a beaucoup réfléchi sur la capitale et a conçu des projets pour l'embellir : *Des embellissements de Paris* (1750) et *Des embellissements de la ville de Cachemire* (1756), où le Cachemire est un masque transparent pour parler de Paris, cf. Michel DELON, *Piétons de Paris*, Préface générale au *Paris le jour*, *Paris la nuit*, Robert Laffont, 1990, p. IV.

⁸ « Il y a plus d'argent dans une seule maison du faubourg Saint-Honoré que dans tout le faubourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement », Louis-Sébastien MERCIER, *Le tableau de Paris*, éd. La Découverte, Paris, 1992, chapitre « Saint-Marcel », p. 75.

⁹ L'épisode parisien de *Candide* donne l'impression d'être écrit d'un seul trait de plume, mais cinq versions conservées de ce chapitre prouvent que sa rédaction a pris à Voltaire trois ans environ, donc qu'elle est soignée, cf. *Romans et contes*, Bibliothèque de la Pléiade, pp. 841–843.

Or, la curiosité de ces visiteurs va plutôt aux habitants de Paris, à leurs coutumes et mentalités, qu'à la ville même. Philosophes, ils ne la considèrent que comme une toile de fond des comportements humains¹⁰. Bien entendu, l'analyse de l'image des Parisiens dans le roman du XVIII^e siècle dépasse de loin les ambitions de cette modeste étude. Nous remarquerons seulement que, tout varié que soit leur jugement sur les femmes de Paris, souvent ils ne résistent pas à leurs charmes. Les amants les plus fidèles du monde : Candide, prince Amazan, Saint-Preux cèdent à la tentation.

Les étrangers décrivent ou mentionnent des sites emblématiques de Paris. Dans les récits des Parisiens, la géographie est soumise à la logique des événements. Si des Grioux entre dans le café de Feré, ce n'est pas pour sa notoriété, sinon pour sa proximité avec le lieu du rendez-vous prochain. Dans son histoire, seuls deux noms de rue sont cités : la rue V... et la rue Saint-André des Arts. Dans le premier cas, il s'agit de la rue Vivienne, suffisamment connue pour que le lecteur parisien soit capable de déchiffrer le cryptonyme¹¹. Si des Grioux informe l'Homme de qualité de la localisation de leur premier logement, c'est pour préparer et mieux expliquer la facilité avec laquelle Manon fera connaissance de B., fermier général. Dans le deuxième cas, s'il cite le nom de la rue où il devait attendre Manon enfuie de l'Opéra avec l'argent du jeune G.M., ce n'est pas qu'elle soit plus importante que des dizaines d'autres qu'il parcourues à pied ou en fiacre, sinon parce que les amants doivent fixer le lieu du rendez-vous d'une façon la plus précise possible. La même raison peut être alléguée quand des Grioux mentionne, à la même occasion, le faubourg St. Antoine : ils ont soigneusement planifié leur fuite de Paris en choisissant le chemin le plus court.

Si les étrangers, dans leurs récits, omettent le signifié, les Parisiens se dispensent du signifiant. Ils nomment les sites et ne se soucient pas de les décrire, encore moins d'expliquer toutes les associations et connotations qui permettent l'usage synecdotique ou symbolique des toponymes mentionnés que les locuteurs croient suffisamment connues. Dans cette urbonymie informelle, une 'fille d'Opéra' est une fille de mœurs légères, celle qui a passé par l'Hôpital les a encore plus légères, l'habitué de l'Hôtel de Transylvanie est un joueur, croire quelqu'un digne d'être enfermé aux Petites-Maisons, c'est le considérer comme fou, prédire qu'il terminera sur la place de Grève, c'est penser qu'il sera pendu pour ses crimes. Toute cette information reste tacite, censée d'être déchiffrable par le lecteur.

Ces récits, à une topomastique et topographie authentiques, mais extrêmement restreintes, dépourvus de descriptions, suggèrent la ville plutôt qu'ils ne la dépeignent¹².

¹⁰ Sioeu-Tchou insiste là-dessus : « Je t'avoue, cher Yn-Che-Chan, que je m'estimerais bien malheureux, si, en retournant à la Chine, je ne rapportais d'autre fruit de mon voyage que de savoir que les rues de Paris sont fort larges, que les maisons y sont très élevées; que les habitants aiment la parure, et portent des habits courts et étroits [...] Combien de voyageurs n'y a-t-il pas, dont les relations se bornent à ces détails peu instructifs ! Pour un qui entre dans le génie des Nations qu'il a parcourues [...] ; vingt autres ne font mention que de quelques particularités qui ne peuvent être d'aucun usage pour le véritable Philosophe », *Lettres chinoises*, cité après SCHNEIDER, op. cit., p. 74.

¹¹ « Il y a plus d'argent dans cette seule rue que dans tout le reste de la ville; c'est la poche de Paris », L.-S. MERCIER, op. cit., p. 75. En 1712-1713, elle est surtout connue par la maison du fermier général Melchior de Blair, Jean SGARD, *L'abbé Prévost, Labyrinthes de la mémoire*, Puf, Paris, 1986, p. 57. Cf. aussi note de l'édition de Frédérick DELOFFRE, p. 25.

¹² Incomplète, l'image de la ville peut s'avérer aussi inexacte, le souci d'exactitude ne prévalant jamais chez un romancier, celui de brouiller emportant parfois. Citons un exemple de la géographie

Dans le cas de Prévost, cette topographie sommaire annonce le futur mythe d'une grande ville, haut lieu d'études (Sorbonne), de plaisir (amour, luxe, Opéra), de corruption (Hôtel de Transylvanie) et de punition (Hôpital Général, Saint-Lazare, Châtelet, la place de Grève est mentionnée). Un autre mythe, celui de la solitude dans une grande ville, prend la forme chez Rousseau, dans les lettres parisiennes de Saint-Preux.

* *

La deuxième polarité de la vision de Paris résulte des différences entre le regard féminin et le regard masculin. Cette différence est due d'abord à la divergence de l'itinéraire des personnages féminins et masculins à travers Paris. Certes, ils partagent certains espaces publics, surtout ceux de divertissement et de récréation : théâtres, lieux de promenades tels que les jardins (du Luxembourg, des Tuileries, du Palais-Royal) ou les boulevards (Grands Boulevards et Nouveaux Boulevards). Mais l'entrée y est soumise à un certain horaire et à des certaines limitations, par exemple les jeunes filles non-accompagnées n'y sont pas admises, l'accès aux femmes au parterre de la Comédie est défendu, une femme de condition n'entre jamais dans un café¹³.

L'espace préféré des femmes est un espace intime et clos¹⁴. C'est d'abord la maison et à l'intérieur de la maison, le boudoir, le cabinet – et ce n'est pas à toutes les époques qu'une femme peut disposer d'un espace aussi privé ! Ce lieu lui sert pour faire sa toilette et pour prendre son chocolat, mais aussi pour recevoir des hommes dans un négligé bien soigné, et même pour décider des affaires du royaume ; le mandarin Champ-pi-

brouillée de Robert Challe, exemple relevé par M.-C. Veneau. En racontant sa baignade dans la Seine (VII^e histoire), Dupuis la situe explicitement sous le Pont-Neuf. Or, deux éléments invitent à douter de cette localisation. Le premier est l'absence de transition, dans son récit, entre sa nudité, le projet de se baigner, et la réalisation de ce projet, comme s'il pouvait plonger dans la Seine directement en sortant de sa chambre, chose impossible à faire du Pont-Neuf, dégagé à l'époque de tout immeuble habité. Deuxièmement, l'architecture du Pont-Neuf, telle qu'on la connaît d'après des gravures anciennes, rendrait difficile et périlleux le saut du haut du deuxième étage de la pompe. Sachant que Challe demeurait sur le pont Notre-Dame, que ce lieu était considéré à l'époque l'un des meilleurs bains de Paris, et que le pont Notre-Dame correspond mieux à la description de Dupuis, l'on est amené à soupçonner que Challe a opéré un déplacement pour des raisons que nous ignorons, ne serait-ce que pour cacher le caractère autobiographique de l'aventure. Dans le préface, il avertit le lecteur des modifications du temps et de l'espace : « J'ai fait exprès des fautes d'anachronisme : je n'en citerai qu'une. [...] Je l'ai fait afin de détourner d'autant plus les curieux des idées que la lecture de ces histoires pourrait leur donner », op. cit., p. 59, Marie-Christine VENEAU, *A propos de quelques lieux challiens dans « Les Illustres Françaises »*, [in :] Jacques Cormier (éd.), *Lectures de Robert Challe, Actes du colloque de la Sorbonne (26–27 juin 1996)*, Champion, Paris, 1999. Rapellons aussi un autre déplacement onomastique de Challe, qui a puisé les noms d'une vingtaine de ses personnages du répertoire des noms des villes ou des villages de la Haute-Savoie et de la Suisse romande, cf. Yves GIRAUD, *Les noms de personnages dans « Les Illustres Françaises »*, « Revue d'Histoire Littéraire de la France », mars-avril 1998, n° 2, pp. 267–269.

¹³ Les seules femmes, à notre connaissance, qui soient allées dans un café au XVIII^e siècle, ce sont Sara Lee, pupille de l'Homme de quarante-cinq ans, et sa mère.

¹⁴ Nous n'approfondirons pas cette question, largement étudiée par les sociologues et les historiens de la culture, cf. par exemple F. BLUCHE, *La Vie quotidienne de la noblesse au XVIII^e siècle*, Hachette, Paris, 1973 ; Paul HOFFMAN, *La femme dans la pensée des Lumières*, Centre d'études des Lumières de l'Université de Strasbourg, Strasbourg, 1977. Au niveau littéraire nous renvoyons à un excellent article de Marie-Anne ARNAUD, « La vie de Marianne » et « Le Paysan parvenu » : *Itinéraire féminin, itinéraire masculin à travers Paris*, « Revue d'Histoire Littéraire de la France », mars-avril 1982, n° 2, pp. 393–411.

pi sortira de chez Mme de Pompadour scandalisé. Toujours à l'intérieur de la maison, il y a le salon, où la femme préside, et à la maison est adjoind le jardin, espace de délassement et de méditation. Un autre haut lieu féminin est l'église, surtout dans sa fonction de refuge. Bien que les deux sexes s'y rencontrent pendant la messe du dimanche ou des spectacles sociaux tel que le mariage, l'église remplissant alors la fonction de théâtre mondain, les hommes n'y vont guère pour prier dans la solitude ni pour se recueillir. Si la clôture domestique ne suffit pas à la femme – ou à ses proches – elle s'enferme – ou est enfermée – dans un couvent. Un point important, même si rarement mentionné, sur le plan féminin de Paris, sont les boutiques de vêtements. Celles de la rue Saint Honoré restent l'un des deux souvenirs d'Annette, la paysanne parvenue, de son bref séjour à la capitale.

Les femmes appréhendent la rue. Elle est dangereuse pour les femmes solitaires : Marianne se fait renverser et blesser par un carrosse, une fille remarquée par l'Homme de quarante cinq ans se fait agresser par deux filous. Il est vrai que les hommes ne sont pas à l'abri de ce danger, les exemples du frère de Manon Lescaut, du comte d'Orsan, du promeneur solitaire le prouvent, mais au moins aucun d'eux ne serait « pris d'un grand étourdissement » sur le Pont Neuf au point de se croire mourant, comme Mlle Haberd, ni craindrait d'être abordé et importuné par des inconnus, comme Ursule, la paysanne bientôt pervertie. Dans la rue, on ne rencontre que des femmes du peuple, « des grisettes ou tout au plus des filles de quelque petit bourgeois », selon une dame de la *Vie de Marianne*, qui demande rhétoriquement « si une fille de quelque distinction va seule dans les rues ? »¹⁵ Le seul contact d'une fille de distinction – ou qui prétend l'être – avec la rue se fait par la fenêtre. Manon Lescaut s'y montre souvent ; la connaissance de M. de B. et la rencontre avec Lescaut, son frère, prouvent l'efficacité de ce moyen de communication. Manon, Marianne protégée et riche, Zilia la princesse péruvienne, les dames des *Liaisons dangereuses* ne se déplacent jamais à pied, sauf pour les promenades dans des lieux de récréation¹⁶.

Les hommes, eux, ne craignent pas la rue. Ils y marchent avec plaisir. Ils sortent plus souvent et pour plus longtemps, leurs trajets à pied sont plus longs, ils sont plus libres de leurs mouvements. L'espace ouvert, l'espace public est leur domaine. Dupuis plonge dans la Seine. Des Grieux parcourt la ville d'un hôtel particulier à l'autre, fixe des rendez-vous dans des jardins, s'assoit sur l'herbe, entre dans des cafés pour réfléchir ou pour passer le temps.

Si tous les personnages féminins et masculins du roman du XVIII^e siècle perpétuent cet archétype du sexe : Hestia et Hermès, la passivité, l'immobilité, la prédilection pour l'espace intérieur d'une part, et l'action, le mouvement, les espaces extérieurs de l'autre¹⁷, le contraste devient particulièrement flagrant chez le couple de narrateurs imaginés par Marivaux, Marianne et Jacob¹⁸.

¹⁵ *La vie de Marianne*, éd. J. Dagen, Editions Gallimard, 1997, p. 232.

¹⁶ Manon ne met jamais pied par terre, sauf pour des promenades dans le bois de Boulogne, elle circule soit dans une diligence, soit dans un fiacre, soit dans un carrosse, objet suprême de désir, soit finalement dans un chariot. Amenée à marcher, et dans le désert, espace ouvert, espace illimité, elle, qui a toujours vécu dans des intérieurs, qui a gardé l'esprit tranquille à l'Hôpital même, elle meurt.

¹⁷ Cf. M.-A. ARNAUD, op. cit.

¹⁸ Toute analyse comparative devrait toutefois tenir compte des différences du statut familial, social, du caractère et de la sensibilité de ces deux narrateurs. Ces deux dernières relèvent d'ailleurs aussi de l'archétype des sexes.

Marianne ne sort seule que pour aller à l'église paroissiale et pour s'enfuir de la boutique de la Dutour. Elle se réfugie dans une église, où elle cherche à réduire au minimum l'espace qui l'entoure, se mettant à genoux dans un confessionnal, « coquille de fortune »¹⁹. Clôture et miniaturisation équivalent, pour elle, à la protection ; un homme les regarderait plutôt comme des agents d'emprisonnement. Le seul endroit de Paris qu'elle visite, avant de rencontrer sa mère adoptive, c'est une boutique de vêtements en compagnie de M. Clival, et bientôt elle s'enfermera, de sa propre volonté, dans un couvent, d'où elle ne sortira que pour visiter Mme de Dorsin et Mme de Miran. Dans son court trajet à travers les espaces parisiens, elle a connu plusieurs jardins privés, cachés, fermés : celui du couvent, de la Maison de Fare, du ministre. Son ultime asile se trouve dans la partie « la plus retirée » de l'hôtel de Miran, dans un appartement donnant sur un jardin, qui constituera son microcosme. Jacob, lui, parcourt Paris d'un bout à l'autre, seul et libre, infatigable, à pied, en fiacre, en voiture publique, comme bon lui semble, modifiant son itinéraire selon ses besoins et caprices. L'espace extérieur est son élément, sa fortune a commencé sur le Pont-Neuf, une rue l'a mené en prison, une autre, à l'Opéra en compagnie d'un aristocrate reconnaissant ; il ne revient à l'appartement conjugal que pour la nuit.

Mais le partage de l'espace n'est pas le seul composant du regard « sexué ». Cette notion embrasse encore une perception spécifique de la ville et le rapport que les deux sexes nouent avec celle-ci. La perception féminine est plus émotive. Là aussi Marianne constitue un bon exemple, qui, ne connaissant pas les noms officiels des rues, leur donne des sobriquets personnels : « je ne voyais point encore la rue de Madame de Miran [...] et qui était aussi celle de la Dutour », « cette rue de la Dutour et de ma mère ne venait point »²⁰. Marianne apprivoise l'espace urbain ; enlevée aux lieux connus, arrachée à un quartier devenu familial, elle se sent angoissée et déracinée. L'absence de domicile fixe, à un moment de son histoire, la désespère. Pour Jacob, l'espace reste neutre, la perte du premier gîte – on voit bien qu'il s'agit d'un gîte d'étape – ne l'intimide point, il en change sans problème et sans regret. En trois jours, il découvre et conquiert tout Paris, prêt à chaque moment à troquer son quartier général dans le Marais contre l'un des hôtels particuliers des femmes récemment connues. Remarquons enfin que l'image de Paris, chez Marianne, comme son attitude, sont « féministes » en ce sens que dès son arrivée, elle se trouve dans un milieu principalement féminin, où les hommes n'apparaissent que comme des figures rares et pâles, que les femmes rencontrées sont prêtes à satisfaire ses besoins émotionnelles, en s'offrant à elle comme mères adoptives, soeurs adoptives ou amies, et que l'amour passionné envers la mère adoptive, Mme de Miran, emportera largement sur l'amour pour un homme. Jacob, lui, vit dans un milieu mixte, et s'il traite les femmes d'une manière instrumentale, c'est qu'elles le lui proposent elles-mêmes.

* * *

La troisième polarité dans le regard porté sur Paris passe par le statut social. Sans compter ceux des étrangers, tous les détails et observations topographiques viennent des récits de bourgeois ou de paysans, futurs parvenus ou pervers : les narrateurs des

¹⁹ M.-A. ARNAUD, op. cit.

²⁰ Ed. cit., p. 357.

Illustres Françaises, Jacob, Edmond et sa soeur, l'Homme de quarante cinq ans. Le Paris de la haute société, comme celle des *Liaisons dangereuses*, se limite aux hôtels particuliers, à l'Opéra et à la Comédie. D'où viendrait cette lacune, ce défaut de vision ? De la capitalomanie : peut-on ne pas être de Paris, donc a-t-on besoin de parler de Paris ? Du dédain pour la mise en littérature de la réalité autre que celle des sentiments et des pensées : serait-elle considérée du mauvais goût jusqu'à la fin du siècle ? Ou peut-être la raison est d'ordre technique. Des Grioux, noble, et de la vieille noblesse d'épée, est démuni, il traverse la ville à pied, incapable de se payer un fiacre ; du coup, il regarde autour de lui. Il se peut que les nobles, qui ne se déplacent qu'en carrosse, ne regardent jamais par la fenêtre ou qu'ils ne regardent jamais le paysage urbain, et la présence du cocher les dispense de la connaissance du plan de Paris. Nul besoin d'apprendre les noms des rues, s'il suffit de dire au cocher : « Au palais du tel ou tel »... Dès que Marianne recupère sa place dans la haute société et le droit de se déplacer en carrosse, Paris s'éteint²¹.

* * * *

De toute cette littérature qui met en scène Paris, au moins dans un épisode, seuls furent traduits en polonais, au XVIII^e siècle, six textes : une partie des *Lettres persanes*, *Manon Lescaut*, les contes de Voltaire, *La paysanne parvenue*²². L'étude de ce corpus modeste montre que les traducteurs se sont heurtés à trois types de problèmes : celui de la compétence culturelle, celui du lexique et celui de la traduction des noms propres.

1) Qu'ils décrivent les éléments de la ville par des périphrases ou les identifient par des noms propres, les auteurs français supposent chez les lecteurs une compétence culturelle qui leur permettra de comprendre l'information, en la complétant par le toponyme dans le premier cas et par le référent dans le deuxième. Les traducteurs polonais devraient plutôt assumer l'absence d'une telle compétence chez leurs destinataires et pourraient entreprendre de leur fournir l'information nécessaire dans le texte ou dans le paratexte. Or, ils le font très rarement. Nous n'avons relevé que trois cas de cette assistance du traducteur, dont une erronée. Le père du chevalier préconise que celui-ci finirait à la place de Grève, et en polonais : « spodziewam się że wkrótce zaydziesz na szubienicę » ; là, où des Grioux parle de Châtelet tout court, le traducteur polonais précise : « dostać się do więzienia nazwanego Szatelet », « Prowadźcie ich tym czasem do więzienia Szatelet »²³. Rica raconte : « Si j'étais aux Tuileries... », et au traducteur d'expliquer : « ieżelim się znajdował w pałacu królewskim Thuilléri nazywanym... »²⁴, erronément, car il s'agit plutôt des jardins du palais et non pas du palais même. Il est vrai que parfois l'information manquante peut être déduite du contexte, mais ce n'est pas toujours le cas. Les lecteurs de *Manon Lescaut* se rendent compte facilement que le nom de l'Hôpital désigne une prison pour les filles de mauvaise vie, mais le contexte – et la majuscule ! – manque quand un personnage de *Wieśniaczka uszczęśliwiona* me-

²¹ Saint-Preux, observateur perspicace, reconnaît l'importance primordiale du carrosse dans le découpage social ; *Manon Lescaut* y souscrit.

²² Cf. annexe I.

²³ *Historia o kawalerze Desgrye...*, cf. annexe 1, pp. 98, 190–191.

²⁴ *Lettres persanes*, XXX; *Listy perskie*, p. 96.

nace une servante : « będziesz gnła i próchniała w szpitalu »²⁵. Et ce n'est pas que nos traducteurs, au XVIII^e siècle, ne sachent pas glisser habilement leur commentaire dans le texte ou l'ajouter dans une note en bas de page. Chose curieuse, ils s'empressent de le faire quand il s'agit de l'argent. Le traducteur de *Manon Lescaut* se comporte en agent d'échange : pour toutes les sommes mentionnées par des Grioux, il donne l'équivalent polonais en recalculant le montant dans la monnaie locale : « Więc taką ułożyłem plantę. Sześćdziesiąt tysięcy złotych (rzekłem iey) mogą nam wystarczyć na dziesięć lat. Dwa tysiące talarów wystarczą na rok, iezelibyśmy mieszkali dłużej w Szalocie prowadząc życie proste lecz uczciwe [...] Względem zaś gry, tak się będziemy obchodzili, żeby nas więcej nie kosztowały nad dziesięć Czerwonych złotych » ; « [Tybergiusz] mi natychmiast wyliczył pięć set Złotych » ; « upraszałem go, żeby mi przysłał przynajmniej 50 czer. zł. »²⁶ Le traducteur des *Lettres persanes* l'imité : « zatrzymam się na przedmieściu świętego Germana, gdzie za dwa tysiące czerwonych złotych pałac niałem », se vante un personnage. Le traducteur de *Wiesniaczka uszczęśliwiona* éclaircit dans une note en bas de page la valeur des sommes citées : 12 soldów = złoty polski et la signification de l'expression « procès-verbal ». Or, quand il s'agit des parisianismes, les traducteurs laissent le soin de compléter l'information aux lecteurs-mêmes, ou, nonchalamment, prennent le risque d'être incompris ; eux-mêmes, peut-être, manquaient de compétence.

2) Quand au lexique urbain, on observe quelques termes bizarres. Le traducteur de *Historya o kawalerze Desgrye* traduit 'le café' par 'kaffenhaus' et 'La Comédie' par 'komedyalnia'. D'autres – notamment Jacek Przybylski dans *Kandyd Wszędybylski albo naylepszość*, Karolina Czermińska dans *Adele y Teodor czyli Listy o edukacji*, un traducteur anonyme (peut-être J. Przybylski) de *Królewna babilońska* – rendent 'le parc' – par 'zwierzyniec'. La raison en pourrait être l'absence du lexème 'park' en polonais de l'époque et l'incompréhension du terme français. En Pologne, les terrains verts, privés ou publiques, étaient appelés 'ogród' tout au long du XVIII^e siècle, les premiers parcs furent créés à Varsovie à la fin du XVIII^e siècle, et à Cracovie, d'où venaient Przybylski et Czermińska, seulement au XIX^e siècle. Dans des dictionnaires, les traducteurs ont pu trouver l'ancienne signification de ce terme, d'où le choix du mot polonais : « ZWIERZYNIEC zamknięcie Ogród dla zwierz dzikiego » ; « 1) Grodz, grodza, zagroda, miejsce parkanem ogrodzone; 2) zwierzyniec [...], »²⁷. L'acception moderne de ce lexème manque encore dans *Słownik języka polskiego* de S.B. Linde, publié au début du XIX^e siècle.

3) Le problème majeur est la traduction des toponymes.

Commençons par le principal : Paris, c'est Paryż. Ce mot est parfaitement polonisé : la prononciation est adaptée au polonais et il est décliné. Solution nullement originale, dirait-on, mais l'on se rend compte du problème quand on considère d'autres noms de villes françaises qui apparaissent dans les traductions polonaises. L'exemple de *Manon Lescaut* est particulièrement significatif :

²⁵ T. II, p. 69.

²⁶ Pp. 57, 206, 222.

²⁷ *Le Nouveau grand Dictionnaire françois, latin et polonois de M. L'Abbé DANET ; M.A. TROC, Nouveau dictionnaire françois, allemand et polonois, cf. annexe 2.*

	<i>Histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut</i>	<i>Historia o kawalerze Desgrye y o Manonie Lesko</i>
1	Amiens	Ambian, w Ambianie
2	Arras	Atrebat, z Atrebatu
3	Calais	Kalet, do Kaletu
4	Chaillot	Chaillot, Szalot, Szallott, w Chaillot, w Szalocie
5	Clugny	Klugny, w Klugny
6	Evreux	Eborak, z Eboraku
7	Havre des Grâces	Port de Grace, des Grace, do Portu de Grace
8	Nouvel-Orléans	nowy Aurelian
9	Passy	Passy, w Passy
10	Paris	Paryż, ulice Paryżkie
11	Rouen	Rotomag, z Rotomagu
12	St. Denis	St. Denis

L'étude des formes proposées par le traducteur anonyme démontre l'influence de la langue latine (ex. 1, 2, 6, 8, 11) ; l'instabilité des formes orthographiques, phonétiques et morphologiques (ex. 4 ; ces quatre formes apparaissant dans l'espace réduit des quatre pages, on est amené à soupçonner que leur diversité ne résulte pas de l'oubli du traducteur, sinon de sa hésitation) ; la tendance à poloniser, visible dans la déclinaison ; la prédilection, dans l'orthographe, pour des formes phonétiques (3, 4, 5) ; le doute quant à la traduction des toponymes composés dont l'un des composants est un nom commun (7, 8). La comparaison de ces formes avec des entrées toponymiques dans des ouvrages de référence (cf. annexe 2) permet de constater que les propositions du traducteur de *Manon Lescaut* reflètent la situation du lexique géographique de langue polonaise dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

Première constatation : ce lexique existe, et il est accessible à un large public. Au moment de la parution de *Historia...* (1769), il est possible de consulter quatre dictionnaires de langue et une encyclopédie, tous contenant des entrées toponymiques. Or, ce lexique des toponymes français est d'une instabilité décourageante. L'influence de la langue latine, très forte dans les siècles précédents et utile, car facilitant la communication dans toute l'Europe occidentale, diminue au XVIII^e siècle au profit des deux tendances opposées, la tendance à la polonisation et celle à transcrire des formes de la langue-source. L'exemple de Amiens et Calais le montre bien. Ces villes portent des noms latins Ambianum et Caletum dans un dictionnaire du 1744²⁸ ; en même temps le traducteur polonais d'un dictionnaire français et latin transcrit les formes françaises ; dans l'encyclopédie dont la première édition date du 1745, des formes variées sont données : Amiens, Ambianum et Kale, Calet, Caletum. L'auteur d'un manuel de géographie paru en 1774 favorise des formes transcrites, mais le chaos persistera jusqu'au XIX^e siècle pour des noms français²⁹ et jusqu'au XX^e siècle pour des toponymes exoti-

²⁸ Pour le nom de celui-ci et d'autres dictionnaires mentionnés dans ce fragment, cf. annexe 2.

²⁹ « Ortografia miysc iest ile możności ta iaką maią w własnym swym narodzie. Nic śmieszniejszego iak chrzczyć imiona zagraniczne podług swego, a tém bardziej łacińskiego języka: iakie prawo mamy Lyon, Berny, Julich, nazywać Lugdunem, Bituriceną, Juliakiem? Dla tego że Rzymianie, których nie iesteśmy bynarymniey dziedzicami, tak nazywali te miysca. Nielepieżyże stósować się w tym do zwyczaiu narodu miysca te posiadającego? [...] Jednak niektóre powszechnie przyjęte od przed-

ques. Le traducteur de *Manon Lescaut* a gardé les formes moyennement latinisées et les a adaptées au polonais : il les a déclinées et les a écrites à la polonaise. Il ne trouve ni modèle, ni règle pour les noms des villages (des microtoponymes, dirais-je aujourd'hui), d'où ses doutes sur Chaillot, par contre il est conséquent dans sa transcription de Poissy ou St. Denis.

A l'intérieur d'une ville, les urbanonymes embrassent les noms des quartiers / faubourgs, des rues / avenues / boulevards / impasses / places, des ponts, des parcs / jardins, des palais, des églises, des cafés, des institutions (politiques, économiques, scientifiques, culturelles, scolaires, pénitentiaires, hospitalières, etc.). Leurs noms sont toujours motivés et leur signification est encore, à cette époque-là, plutôt claire. Ils viennent le plus souvent des anthroponymes, surtout des noms des saints. Nos traducteurs sont unanimes : ils donnent l'équivalent polonais des noms des saints et ils transcrivent les noms à la motivation inconnue. Une chose frappe : les noms propres, surtout s'ils sont transcrits, sont presque toujours mis en italiques, comme si les traducteurs étaient conscients de leur statut particulier dans le discours, ou parfois peut-être de leur étrangeté : « Paryż tak iest wielki, iak *Ispahan* »³⁰.

<i>Lettres persanes</i>	<i>Listy perskie</i>
Tuileries Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris rue Saint-Honoré faubourg Saint-Germain église fameuse qu'on appelle <i>Notre-dame</i>	pałac królewski <i>Thuilléri</i> nazywany <i>Marais</i> , które iest naydalsze od Paryża stano- wisko ulica <i>świętego Honoryusza</i> przedmieście <i>świętego Germana</i> do kościoła sławnego, Nayświętszey Panny zwanego [66 lettres seulement ont été traduites]
<i>L'histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut</i>	<i>Historia o kawalerze Desgrye i o Manonie Lesko</i>
Saint-Lazare Hôpital Faubourg St. Antoine Café de Ferè Pont Saint-Michel Rue Saint-André-des-Arts Châtelet Sorbonne Séminaire Saint-Sulpice Bois de Boulogne Place de Grève Jardin de Luxembourg Palais-Royal Palais de Transylvanie Rue V...	S. Łazarz szpital przedmieście S. Antoniego <i>kaffenhaus de Ferè</i> most S. Michała ulica S. Jędrzeja <i>des Arts</i> Szatelet Sorbona Seminary / i / um s. Sulpicy / i / usza [épisode où apparaît ce nom n'est pas traduit] szubienica na Luxemburg ogród królewski <i>Pałac Transylwanii</i> ulica W...

kow naszych sposoby wymawiania i pisania imion takich znakomitych zagranicznych, są i tutaj zachowane; na przykład: Szampania a nie Champania », *Nowy Dykcyonarz Jeografii powszechnéy, dawnéy i terażniejszey*, u W.B. Korna, Wrocław 1813, préface.

³⁰ *Listy perskie*, p. 72.

<i>La paysanne parvenue</i>	<i>Wieśniaczka uszczęśliwiona</i>
Fontainebleu Valvain [?] Tuileries Rue Saint-Honoré Palais Saint-Roch	Fontaineblau, Fonteneblo Walwę Thuilleries ulica Sw : Honoryusza pałac S.Roch
<i>Candide ou l'optimisme</i>	<i>Kandyd, czyli najlepsze</i>
Faubourg Saint-Marceau Faubourg Saint-Honoré	Przedmieście ś : Marcella Przedmieście ś Honoryusza

Au XVIII^e siècle, Paris est la Ville, la capitale de l'Europe, la métropole la plus connue, la plus visitée, la plus lue. Il émerge lentement dans cet univers parallèle, parallèle, qu'est la littérature, se construit peu à peu, à chaque page tournée. Trois mythes naissent : c'est le haut-lieu de la civilisation et du plaisir, l'endroit de l'ascension sociale, celui de la solitude dans une foule anonyme. Au XIX^e siècle, le roman réaliste le rendra familier même aux moins attentifs des lecteurs. Au seuil du XXI^e siècle, celui de la culture globale, les villes mythiques du monde entier attendent sur les tables des librairies, s'ouvrent à nous, avec leurs exotismes et leurs universaux : Dublin de James Joyce, Moscou de Mikhaïl Boulhakov, La Havane de Zoé Valdés et de Pedro Juan Gutiérrez. D'autres villes, plus que par écrit, nous viennent par image, celle d'un film, d'un reportage, d'un journal télévisé, d'une exposition de photos. Dans les deux cas, traduire une ville, c'est d'abord traduire sa toponymie.

Mais les règles pour la traduction des urbanonymes restent imprécises. La fameuse allée piétonne dans le centre de Barcelone devrait s'appeler en polonais Ramblas ou Ramble ? A qui de trancher, aux usagers de la langue ou aux autorités de celle-là ? En cas de doute sur la forme du nom d'un pays ou d'une ville, nous consultons un ouvrage de référence. Peut-on concevoir, connaissant la patience illimitée des ordinateurs et du net, une base de données vaste comme le monde, où tous les urbanonymes de celui-ci seraient repertoriés ?

ANNEXE 1

Romans « parisiens » consultés et leurs traductions polonaises du XVIII^e siècle

- D'Argens, *Lettres juives* 1736, *Lettres chinoises* 1739
Goudar, A., *Espion chinois* 1764
Landon, *Lettres siamoises* 1751
Marat, J.-P., *Lettres polonaises* [1777 ?]
Marivaux, *La Vie de Marianne* 1731–1741, *Le Paysan Parvenu* 1734–1735
Maubert de Gouvest, *Lettres iroquoises* 1752
Mme de Graffigny, *Lettres péruviennes* 1747
Montesquieu, *Lettres persanes* 1721
Mouhy, *La Paysanne Parvenue, ou les mémoires de la Marquise de L.V.* 1738
Laclos, Ch., *Les Liaisons dangereuses* 1782
Prévost, *Histoire du chevalier Des Grieux et de Manon Lescaut* 1731

Restif de la Bretonne, *Le Paysan perversi* 1775, *La dernière aventure de l'Homme de quarante-cinq ans* 1783, *La Paysanne perversi* 1784
Rousseau, J.-J., *Julie ou la Nouvelle Héloïse* 1761
Voltaire, *Le Monde comme il va* 1748, *Candide ou l'optimisme* 1759, *La Princesse de Babylone* 1767

Montesquieu, *Listy perskie* [tł. T.K. Węgierski], cz. 1–2, Drezno [b. dr.] 1778
[Mouhy] *Wieśniaczka uszczęśliwiona czyli pamiętniki p. margrabiny de L.V. przez nią samą napisane* [tł. anonimowy], Warszawa, P. Dufour, t. 1–3 1779, t. 4 1780
[Prévost] *Historya o kawalerze Desgrye i o Manonie Lesko* [tł. anonimowy], Lipsk [b. dr.] 1769
[Voltaire] *Kandyd Wszędybylski czyli Naylepszość* [tł. J.I. Przybylski], Lipsk [wł. Warszawa] 1780
[Voltaire] *Królewna Babilońska albo Miłość na doświadczeniu* [tł. anonimowy], Lipsk [wł. Warszawa, P. Dufour] 1779
[Voltaire] *Tak to się dzieje na świecie* [tł. anonimowy], [in :] *Powieści moralne...*, 1780, t. II ; *Babuk, albo świat jak się obraca*, Lipsk [b. dr.] 1785

Noms polonais des villes françaises d'après les dictionnaires, les encyclopédies et les manuels de géographie polonais du XVIII^e siècle
(voir la bibliographie à la page suivante)

Oeuvre	Amiens	Arras	Bordeaux	Calais	Chailiot	Clugny	Dieppe	Evreux	Le Havre de Grace	Marseille	Pariz	Passy	Rouen	St. Denis	St. Malo
1	0	Aras	0	Calais	0	0	0	0	Le Havre de Grace	0	Parz	0	Rotomagus	0	0
2	Ambia-num	Acrebatum	0	Caleum	0	Clunum	Dieppa	Ebroicum	0	Massilia	Parz	0	0	S. Dyonisi	San-maclovium
3	Ambian	Acrebat	0	Kalet	0	Kliniak	Diep	Ebroik	Ponowe masio	Marsel	Parz	0	Rotomag	0	Maktow
4	Ambian	Arras	Bourdeaux, Burdo	Kalet	0	0	Dyep	Ewreu	Havr	Marsel	Parz	0	Ruan	S. Dionizego Miasio	St. Malo
5	Amiens, Ambia-num	0	Burdigalia, Bourdeaux	Kale, Cale, Caleum	0	Cluniacum vulgo Clugny	0	0	0	Massilia vulgo Marsilia	Parys, Par	0	Rothomagus, vulgo Roen vel Roen	0	0
6	Ambian	Arras	Burdigalia, Bourdeaux	Calais	0	0	0	0	0	Marselle	Parz	0	Rouen	0	S. Malo

Bibliographie de l'annexe 2

1. *Le Nouveau grand Dictionnaire françois, latin et polonois de M. L'Abbé Danet* [tł. F. Kola], Warszawa, 1743, 1745.
2. TROC, M.A., *Nouveau dictionnaire françois, allemand et polonais*, Lipsk, 1744, 1747.
3. USZAK KULIKOWSKI, J., *Mały dykcyonarz polski y francuski*, Poznań, 1746.
4. KALISZEWSKI, A., *Nomenclator quatuor linguarum Gallicae, Polonicae, Germanicae et Latinae*, Warszawa, 1757, 1758.
5. CHMIEŁOWSKI, B., *Nowe Ateny, albo Akademia wszelkiej scyencyi pełna*, Lwów, 1745–1746, t. I–II, 1754–1756, t. I–IV.
6. ŁADOWSKI, S., *Grammatyka geograficzna albo Zbior dokładny Geografii*, Warszawa, 1774, tom I, rozdział V.